

Recherches des bases d'une étude comparative des mentalités extrême-orientale et occidentale

André-Georges Haudricourt, 1949

Deux traits essentiels caractérisent une civilisation.

Comment expliquer les différences que l'on constate entre les trois grandes civilisations, celle de l'Europe (+ Méditerranée + Asie Mineure), celle de l'Inde, celle de la Chine ? Pourquoi seule l'Europe a-t-elle abouti à une science et à une certaine forme d'expansion politique mondiale (capitalisme) ?

Lorsqu'un Européen se trouve dans les pays d'Extrême-Orient, il observe deux différences entre ceux-ci et l'Occident, différences qui résident : I) dans les mobiles des actes parce que, ici et là, le point de vue sur l'avenir n'est pas le même : II) dans la façon d'agir des individus à l'égard des autres et des animaux.

Aussi, je propose de classer et de caractériser une civilisation par deux traits que je considère comme essentiels et qui découlent des observations précédentes :

- I. Le mode d'ascension de l'individu dans la hiérarchie sociale.
- II. Les relations de « classes » sur le plan technologique (organisation pratique du travail).

Le mode d'ascension de l'individu aux Indes et en Chine

Dans l'Inde, ni l'individu ni ses enfants ne peuvent sortir de la caste à laquelle ils appartiennent ; la caste les oblige à conserver la même place déterminée par leur naissance ; la caste est pour eux comme l'espèce

zoologique pour nous ; l'homme agit selon la nature de sa caste ; il y a des castes de voleurs ; il y a une caste de brahmanes voleurs pendant la journée ; inversement, les espèces zoologiques sont des castes : les bovins forment une caste très respectée. L'ascension sociale ne peut se faire qu'après la mort, par la réincarnation dans une caste supérieure (si l'on a bien vécu). Il n'y a donc pas de distinction entre un autre monde et le monde actuel, le paradis est sur terre, c'est la vie des maharadjas. Cette conception convenait aux classes inférieures, leur faisant accepter leur condition présente, avec l'aide d'une ascension sociale dans l'avenir.

En Chine, il y a eu dès l'Antiquité une classe de rentiers du sol, les « lettrés » ; le confucianisme n'est autre que la mentalité de ces rentiers. Le rentier n'a rien d'autre à faire que bien parler et montrer l'exemple, situation enviable aux yeux du paysan-tenancier. Le système des examens permet l'ascension sociale : le paysan souhaite que ses enfants deviennent mandarins ; le fonctionnaire s'enrichit suffisamment pour que ses enfants deviennent rentiers. Donc, en Chine, ascension sociale possible, mais préoccupation constante pour y parvenir.

Relation de classes en technologie

Dans l'Inde et en Chine, le travail est organisé par les travailleurs eux-mêmes et non par les classes supérieures. Dans l'Inde, le brahmane ne peut pas « commander » à l'intouchable, je ne sais s'il peut même le frapper ; on ne commande pas aux vaches, elles peuvent entrer dans les maisons et brouter ce qu'elles veulent.

En Chine, le souverain confucianiste ne doit pas agir ni commander ; le dieu suprême n'a pas plus d'ordre à donner et de loi à faire respecter que l'empereur, le rentier ne commande pas au tenancier.

Un extrait du *Traité des fonctionnaires*, II, p. 665 (Dynastie T'an VII^e siècle, 1946³⁷) me paraît comme très caractéristique à ce sujet : « chaque année à la huitième lune on examinait si les commissaires impériaux savaient gouverner ou non « il a laissé diminuer le nombre des soldats » était la note supérieure ; « la nourriture est suffisante » était la note moyenne. « Il a acquis des mérites en combattant sur les frontières »

était la note inférieure. Pour les commissaires impériaux la surveillance : « les moissons sont abondantes » était la note supérieure. « Il a rarement recours aux châtiments » était la note moyenne ; « il sait répartir les impôts » était la note inférieure. Pour les commissaires impériaux aux milices locales : « il procure la tranquillité au peuple » était la note supérieure ; « il corrige les gens pervers » était la note moyenne ; « il reconnaît la vérité des accusations » était la note inférieure. Pour les commissaires impériaux à la Défense : « il n'y a pas de sujet d'inquiétude » était la note supérieure ; « il est intègre et laborieux » était la note moyenne ; « il gouverne avec succès » était la note inférieure. Pour les commissaires impériaux à la direction militaire, « il a fait des projets » était la note supérieure ; « il réussit les affaires » était la note moyenne ; « il sait réparer et construire » était la note inférieure. »

J'ai souligné ce qui me paraissait caractéristique, et l'empire des T'ang (dynastie sous laquelle le traité a été écrit, époque se situant entre Dagobert et Charles Martel, s'étendait sur le Tonkin et sur le Turkestan russe. L'étonnement du lecteur occidental devant de tels principes gouvernementaux a été partagé par le traducteur, R. des Rotours, qui écrit, p. LXXXI (Tome I) : « Si l'on peut se permettre un rapprochement avec l'époque contemporaine, il est permis de penser que dans un millier d'années, les historiens se demanderont comment purent fonctionner le régime parlementaire ou l'économie libérale, vantés par les contemporains. Ces historiens pourront montrer que le parlementarisme rendait trop difficile la tâche du gouvernement et que le libéralisme économique ne peut jamais être appliqué intégralement, mais ils devront reconnaître que ces systèmes correspondirent aux besoins de l'époque et firent la grandeur du XIX^e. Il en fut probablement de même au VII^e siècle en Chine.

Les conséquences au point de vue social

Les deux traits de civilisation que j'ai indiqués ci-dessus, expliquent à mon avis la stabilité ou l'instabilité sociale de la structure. L'individu pour supporter la société dont il fait partie a besoin :

— d'un espoir d'amélioration pour lui ou pour ses enfants ;

— de ne pas être commandé avec trop de précision afin de ne pas avoir l'impression d'être transformé en machine, ce qui le révolte.

En Extrême-Orient, l'individu est content de sa société ; celle-ci est une. Pas de heurts moraux. Aux Indes, il espère changer de caste dans

37. [N.D.E.] Handricourt fait référence à cette version : *Traité des fonctionnaires et Traité de l'armée*. Traduits de la *Nouvelle histoire des T'ang* (chap. XLVI-L). Publié : 1947, E.J. Brill (Leyde). Traduit par Robert des Rotours. Bibliothèque de l'Institut des hautes études chinoises, v. 6.

une autre vie. En Chine, le paysan enrichi peut avoir des fils mandarins. Pas de heurts sociaux ; l'individu n'est pas commandé ; le travail se faisant tout seul (sans commandement), la nature est considérée comme se produisant toute seule (montagnes et végétaux vivent d'eux-mêmes), donc pas de distinction entre le matériel et le spirituel.

L'État se modelant sur la société, l'idéal du souverain est d'être immobile comme l'étoile polaire ; les lois sont considérées comme néfastes et incitant aux crimes (voir Granet, Eschara). Le paysan ne demande au génie du coin que de le protéger contre l'inondation et la sécheresse et le lettré remercie ses ancêtres de lui avoir laissé des rentes.

Les conséquences au point de vue technique et scientifique

Si l'on constate une stabilité de la structure sociale en Chine comme dans l'Inde pour certaines raisons analogues ou différentes mais qui ont eu les mêmes conséquences au point de vue social, l'on observe par contre des résultats très différents dans ces deux pays au point de vue technique et scientifique.

Dans l'Inde, la sérénité des basses classes, l'absence d'impulsion de la part des castes supérieures à l'égard du travail pratique, ont abouti à l'immobilité de la technique. Par contre, l'inquiétude existe dans les hautes classes ; elle a entraîné à des recherches (et celles-ci nous ont valu l'algorithme, les quatre opérations, la phonétique) et à des recherches métaphysiques et religieuses.

Le maharadja n'est pas du tout persuadé de vivre au paradis terrestre... C'est ce dont se rendit compte le prince Cakya ; aussi las de la vie riche du « paradis sur terre » abandonna-t-il son harem et alla-t-il mendier pour essayer d'être plus heureux ; il n'y parvint pas et aucune autre situation sociale ne lui donna satisfaction. Il ne restait plus qu'une solution, ne plus renaître... Mais comment faire accepter cette nouvelle conception de l'avenir aux basses castes sans faire écrouler toute [l'organisation sociale] ? Des dirigeants comme Açoka ont tenté de faire admettre cette conception, mais en fait le bouddhisme n'a pas pu s'installer dans l'Inde. Il n'a été admis que dans les pays qui, tout en accueillant la civilisation de l'Inde, n'avaient pas adopté le régime des castes.

En Chine, l'inquiétude des basses castes (préoccupation d'ascension) a stimulé le progrès technique. Contraste avec la sérénité des hautes

classes ; celles-ci sont coupées de la technique et du travail (revoir le texte cité plus haut, *Traité des fonctions*). Point de vue contemplatif et affectif de l'univers. N'ayant jamais eu l'occasion de traiter l'homme comme une machine, on n'a pas non plus pu considérer l'univers comme une machine, ni fonder la science. Chez le rentier coupé du travail, une structure familiale (grande famille) et religieuse (culte des ancêtres) archaïque est conservée. Au contraire, les paysans ont une famille couple comme en Europe (voir article de Hsiao Tung fei dans *The American journal of sociology*, vol. 52, n° 1, July 1946).

Quelques constatations à propos de l'Occident

Qu'observe-t-on en Occident ?

Inquiétude de toutes les classes, heurts sociaux et moraux, d'où instabilité de la structure sociale. Seul quelque paysan fanatique de la Navarre espagnole pourrait nous faire comprendre l'Inde, comme un rentier épiscopien peut nous faire comprendre la Chine.

Le maître commande à l'esclave, voir Farrington (*Greek science, Its meaning for us*, Pelican Book, London, 1946) et son explication de l'origine de la philosophie grecque : la distinction entre âme et corps correspondant à maître et esclave.

Tant que l'esclavage a duré, peu de progrès technique. Cependant, le maître a des soucis d'ordre technique (Plin, Caton, Columelle). Il commande à l'esclave. Les Latins ont développé la notion de loi, réglant les rapports entre les hommes. La société romaine terriblement dure pour les classes inférieures, a contribué, par contre beaucoup au développement du christianisme. Une société civile et temporelle décevante fortifie l'espoir en une autre vie meilleure et l'organisation d'une Église fortement constituée qui protège l'individu.

Comparaisons entre Occident et Extrême-Orient et tentatives d'explications

Seule la Méditerranée a connu le stade esclavagiste : ce stade a été « escamoté » en Chine ; il n'a pas eu lieu dans l'Inde. Comment expliquer ces faits ?

Conséquences à l'ouest de cette diversité : commerce, relations, activités de tous ordres plus intenses (alphabet - civilisation égyptienne - etc.). Mais surtout le morcellement de la Grèce et de la Méditerranée, facilitant des contacts nombreux et l'expansion de la civilisation, à par là même, rendu possible l'épanouissement de la société esclavagiste : les « voisins » étaient de même civilisation (même niveau technique) donc utilisables comme esclaves.

La Chine aurait eu une histoire analogue à celle de la Méditerranée si la configuration géographique (unité de la région fertile, massivité du continent) n'avait empêché l'épanouissement de la mentalité commerciale et de l'esclavage. Les écrivains et les philosophes, entre 500 et 300 av. J.-C. : l'École des Lois, Mèti, etc. (voir Granet) montrent l'ébauche d'une mentalité occidentale (qui a été étouffée par le Confucianisme, à l'époque des Han). En Chine donc, le stade esclavagiste a été « escamoté », c'est l'époque des Royaumes Combattants, l'unification du pays par T'sin qui isole matériellement le pays ; pas de rayonnement à l'extérieur, la Chine est entourée de « barbares », et ceux-ci sont donc inutilisables comme esclaves.

Aux Indes : diversité des climats, des genres de vie, des races, contrastes accusés (Himalaya, plaine, désert sec, forêt tropicale), et en même temps unités topographiques ; donc société composite et castes. L'Inde se caractérise au point de vue de la structure sociale par la date très ancienne de la constitution de la société en castes ; au moment où celles-ci ont été établies, les habitants avaient encore la mentalité des Canaques de Nouvelle-Calédonie ; ils vivaient dans un monde où les êtres sont immortels (voir M. Leenhardt, *Do Kamo*, bonne analyse dans le *Journal des Océanistes*, III, 1948, p. 145-155). Les castes s'étant maintenues, il n'y a pas eu place pour le stade esclavagiste.

Importance et rôle de l'élevage

En Occident : importance de l'élevage du bétail, mais on n'hésite pas à frapper une vache. En Indochine et dans le Proche-Orient, un petit gosse même paître le buffle, et c'est le buffle qui le défendra du tigre, tandis qu'en Occident, c'est le berger qui protège les moutons du loup.

est « père et mère » du peuple, mais il ne commande pas, comme les parents ne commandent pas à leurs enfants qui sont insupportables, voir récit de P. Licent.

Marx et Engels, et d'autres, ont parlé des stades de développement de la société : société esclavagiste de l'Antiquité, société féodale du Moyen Âge, société bourgeoise moderne. Mais le développement d'une société esclavagiste où l'esclave est un moyen de production, et non pas un luxe de consommation, n'a été possible que dans une société à élevage.

Pour le paysan chinois, sans bétail, les plantes poussent toutes seules, il n'y a pas à frapper sur elles ni à taper sur elles ; le labourage et le sarclage, un rituel qui agit à distance sur la plante, on ne la touche qu'à la récolte, comme le rentier ne voit le tenancier que pour toucher le terme.

En Occident, on dirige techniquement. D'où un durcissement des rapports humains. Les classes inférieures veulent s'élever, non pas pour ne plus travailler comme en Chine mais pour ne plus être commandées et pour commander à leur tour. Il ne s'agit pas de gagner du prestige, de la face, mais de l'autorité. Marx et Engels parlent du stade féodal ; même si l'on ne restreint pas le sens du mot féodal, comme le fait Marc Bloch, à la vassalité, la société féodale d'Occident présente une différence profonde avec celle de la Chine moderne. Alors que le féodal chinois n'est qu'un rentier du sol ou un usurier, le seigneur du Haut-Moyen Âge dirige le travail des serfs qui lui doivent deux à trois jours de travail par semaine sur sa réserve. Il y a lutte de classes pour la direction de la production. Lorsque la classe supérieure se coupe de la production et ne vit plus que de rentes, elle se transforme en caste (cas de la noblesse d'Ancien régime) et perd toute capacité de direction politique. Le stade bourgeois a pu apparaître en Europe grâce à la mentalité qui y régnait. En Chine, elle ne peut pas s'implanter. Une lettre d'un étudiant chinois, traduite par P. Wiegner (*Chine moderne*, II, *Le flot montant*, p. 285) décrit une grève à Marseille en 1920 : « Si les ouvriers de France sont forts, leurs adversaires, les bourgeois, ne manquent ni d'énergie ni d'organisation, le gouvernement montre aussi les dents... Si chez nous le gouvernement et les riches étaient aussi forts qu'en France, les ouvriers n'auraient

qu'à se résigner à mourir de faim³⁸. Mais chez nous, les uns sont faits pour les autres » (je souligne ce qui me paraît significatif). Dans l'Inde, à mon avis, ce serait pareil...

Conséquences métaphysiques

Le rôle de l'élevage dans la genèse de la mentalité européenne, apparaît dans la Bible. Jahwe, le dieu jaloux, est souvent évoqué comme un pasteur de troupeau, il ne veut pas que ses brebis aillent dans le troupeau de Baal ; il a la préoccupation de former, de dresser, pourrait-on dire, son peuple ; il énonce des lois, il envoie des épreuves, il punit... Mais cette idée de dressage ne la retrouve-t-on qu'en Occident ? En Amérique précolombienne et en Extrême-Orient, en ce qui concerne les animaux, on apprivoise plus qu'on ne dresse : les chiens du Pacifique ne sont pas dressés, les Tchoukitchi doivent les attacher pour qu'ils ne dévorent pas les rennes... Jahwe, le « propriétaire » de troupeaux, qui agit comme un éleveur, est unique en son genre ; nulle part ailleurs la divinité n'est comparée à un éleveur. Il n'est même pas question de berger dans la mythologie chinoise ; dans l'Inde, il y a Krishna, mais il ne s'occupe pas de son troupeau, car il a d'autres préoccupations.

Dans le développement de la société esclavagiste, nous retrouvons la mentalité des « pasteurs ». Le maître et ses esclaves instaurent une division du travail entre « théorie » et « pratique » qui retentira sur tout l'outillage mental : le maître a des idées claires, il ordonne, l'esclave ne comprend pas, il exécute mal. Dans le monde des idées et des esprits : les astres ont des mouvements parfaits circulaires (important parce que la notion d'exactitude est la base des mathématiques) ; dans le monde de la matière, les astres, matériels, ont des mouvements irréguliers (bien sûr...). Dans le monde des esprits : l'homme a une âme vertueuse. Dans le monde de la matière, c'est un corps avec des vices...

Le christianisme, par l'incarnation, a réhabilité la chair, la matière et les basses classes. Important de noter que la Renaissance des XVI^e et XVII^e siècles s'accomplit dans le prolongement du christianisme ; l'incarnation a racheté les esclaves, mais pas les animaux ; dans chaque être humain il y a du divin, du spirituel, et l'esclave n'est pas un animal puisqu'il n'y a que les hommes qui ont une âme pour « animer » leur corps, alors qui fait remuer les animaux et pousser les plantes ?

Descartes en conclut que ce sont des machines, idée de base des sciences physiques et naturelles (L. Febvre, Pinsard, etc.) La question ne pouvait se poser en Extrême-Orient, puisque tout à une âme... Pour le Bouddhisme, animal sauvage et voyageur étranger c'est pareil (voir Guibaud, *Les Nyolo-Setas*, p. 35 « tuer un vautour ou tuer un homme, c'est la même chose »). Tuer du gibier pour se nourrir, tuer un voyageur pour s'enrichir, c'est également la même chose (il est bizarre de constater combien les Européens ont peine à comprendre une chose aussi élémentaire et fasse tant d'histoire pour le brigandage tibétain).

Noter la position de Leibniz : pour lui, l'âme ne peut agir sur le corps, c'est une simple « harmonie préétablie » (conception du genre chinois...).

Quelques considérations finales

L'économie pastorale ne pouvait s'installer qu'à l'ouest (climat sec) et ne pouvait avoir son maximum d'influence religieuse (Palestine) et économique (Phénicie-Egée) que là. En Chine, l'éleveur est resté en marge, les Turco-mongols ne sont sortis que récemment de la forêt, ils n'ont pu fournir que quelques dynasties vite absorbées. Les Indo-européens étaient les vrais pasteurs d'Asie, mais du côté Extrême-Orient, ils ne sont pas heurtés aux vieilles villes et agriculture d'Asie. Ils n'ont pas extériorisé en une « bible » leur mentalité ; à l'ouest, l'élevage s'est répandu et fondu dans l'agriculture européenne... Dans l'Inde, civilisation urbaine antique sur l'Indus, en contact avec la forêt tropicale du Gange : quand il y a contact entre deux civilisations très différentes, le réflexe « normal » est le racisme (Européens aux colonies) donc castes (voir ci-dessus pour expliquer la transmigration, ce que nous disons de la mentalité canaque, M. Leenhardt, *Do Kamo...*)

Conclusion

Pour expliquer les différences de mentalité entre Chinois, Hindous, Européens, on fait appel aux causes internes biologiques (donc explication « raciste ») ou bien on fait appel aux causes externes, donc géographiques. J'ai voulu montrer que ces causes ne pouvaient agir sur la mentalité que par l'intermédiaire de la structure sociale.

38. Souligné dans le texte

Le problème consiste donc à expliquer d'abord cette structure, en faisant intervenir dans cette explication des facteurs géographiques (influence et milieu) et des facteurs historiques (dates de formation ou de transformation des structures sociales).

Tous ces éléments nous permettront peut-être d'expliquer pourquoi on constate, en Occident, un renouvellement constant des classes économiques et la stabilité des États fortement constitués (dynasties du X^e au XIX^e siècles), et en Extrême-Orient, au contraire, la stabilité des classes économiques, l'instabilité du gouvernement (les rentiers veulent s'occuper le moins possible de celui-ci), et le renouvellement des dynasties (document essentiel sur ceci, Hsia Tung Fei cité ci-dessus).

(Archives Imec, fonds Haudricourt)

Essai sur l'origine des différences de mentalités entre Occident et Extrême-Orient

André-Georges Haudricourt, 1954.

Lévy-Bruhl a fait remarquer depuis longtemps que la formule « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit » était comprise différemment par les différents peuples, car la notion d'autrui est arbitraire. Il nous semble que les différences de mentalités entre les peuples tiennent plus à leur histoire sociale, qu'à leur climat et à leur race. Sous le terme « mentalité », nous examinerons surtout la forme que prennent les rapports d'homme à homme dans les diverses civilisations. Il semble que l'homme étranger — l'homme qui ne fait pas partie du groupe — ait été traité de la même manière que les autres êtres vivants, plantes ou animaux. Dans une société de chasseurs collecteurs par exemple, il semble naturel que l'« étranger » soit traité comme un gibier, c'est-à-dire tué et mangé. La situation change chez les éleveurs qui forment des sociétés autres que celles des chasseurs collecteurs. Ce changement s'accuse entre le pasteur ou éleveur, et le cultivateur ou horticulteur. L'homme qui cultive des plantes agit d'une façon qui rappelle les rituels magiques ou religieux : les actes qu'il accomplit n'ont pas un effet immédiat. A certaines époques de l'année, indiquées par la position des astres, il se met à travailler la terre, occupation bizarre, sans résultat tangible immédiat. Dans cette terre remuée, il place des tubercules ou des graines comestibles dont il a peut-être besoin pour se nourrir. Puis, ayant accompli ces actes dictés par une tradition, il attend. Il dresse des barrières autour de ces terres plantées ou semées et il empêche aux autres êtres vivants de venir gêner ce qui doit se produire. Il se défend *passivement*. Quelques mois plus tard, il récolte au multiple ce qu'il avait placé dans la terre.

Le travail d'un éleveur de troupeau est très différent. Les quadrupèdes domestiques — et surtout les moutons — se nourrissent comme l'homme et se multiplient sous ses yeux de la même façon. La reproduction du troupeau est donc beaucoup moins mystérieuse que celle de la terre. Mais elle exige la surveillance et l'intervention constante de l'homme. Il faut chaque jour surveiller, conduire et mener boire les bêtes ; il faut les protéger contre les animaux sauvages et les autres hommes, quelquefois jusqu'au combat. Il faut pourvoir à leur nourriture : le pasteur nomade se déplace à la recherche de l'herbe et de l'eau nécessaire au troupeau. Il faut penser pour lui et s'en occuper *activement*.

On peut déjà se représenter les différences de mentalité Occident-Extrême-Orient en les ramenant à une discrimination berger-jardinier, la mentalité de l'Occidental étant celle du berger, la mentalité de l'Oriental celle du jardinier. En Eurasie, les circonstances géographiques ont favorisé soit l'agriculture, soit l'élevage : les bords des grands fleuves du Proche-Orient, qui sont à l'origine de nos civilisations, furent initialement peuplés d'agriculteurs tandis que les éleveurs déployaient leurs troupeaux sur les steppes herbeuses de ces mêmes régions. En Extrême-Orient, par contre, le climat de mousson, c'est-à-dire l'alternance de saisons sèches et de saisons humides, favorise l'agriculture aux dépens de l'élevage. L'orientation est ou ouest des montagnes d'Occident accentue les différences climatiques et permet la transhumance entre les pâturages d'été et les pâturages d'hiver, dans toutes les régions, en particulier méditerranéennes. L'orientation nord-sud des montagnes d'Extrême-Orient a provoqué la formation de sociétés sédentaires qui s'étagent dans la montagne et se différencient profondément. La transhumance est inconnue. En Indochine, la vache est l'animal de la montagne, le buffle celui de la vallée.

On voit déjà l'opposition des terres où vivent des hommes qui se comportent selon elles. Cette opposition va plus loin : dans la nature de l'élevage et de l'agriculture qui se pratiquent différemment, selon des causes naturelles différentes, en Occident et en Extrême-Orient. L'agriculture d'Occident cultive des céréales, avec l'aide de la traction animale, sur des champs étendus qu'il enrichit par le fumier ; l'agriculture d'Orient cultive des champs restreints qu'il enrichit par de l'engrais humain. Le berger d'Occident est le chef et le protecteur. Ne défend-il pas le mouton contre le loup ? Le berger d'Extrême-Orient n'est pas un protecteur, par la nature même des bêtes qui constituent son troupeau : en Indochine, les animaux domestiques se défendent eux-mêmes. Ce sont le buffle et le cochon. Le buffle peut même parfois tenir tête au tigre.

Cette mentalité d'attente, foncièrement concrète, se précise par l'ancédote que rapporte le philosophe chinois Mencius. Un homme du pays de Sung, impatient de récolter, tire sur les plans de son champ pour les aider à pousser plus vite. Les plants dépérissent et l'homme ne récolte que des déchets. Et le moraliste chinois conclut ironiquement : « Il ne faut pas forcer la nature ! ».

Les plantes poussent et produisent : c'est leur nature. Il suffit d'attendre ; elles tiendront leurs promesses en temps utile. Nous nous proposons de parler un jour de la sagesse chinoise que l'on tient pour mystérieuse et secrète, alors qu'elle n'est rien d'autre que la résultante d'une mentalité concrète de morale a posteriori qui échappe à nos écrits occidentaux, dont l'hérédité religieuse (la principale composante d'une civilisation) est indiscutable. Voici un livre à la fortune considérable, la Bible. Ce n'est pas un hasard si Caïn, le cultivateur, et Abel, le pasteur, sont frères ennemis. Or, Caïn, calculateur et foncièrement mauvais, sert de repoussoir au bon Abel, pur et généreux. Et Yaweh, le dieu des pasteurs, sera le vrai Dieu, tandis que les dieux des cultivateurs adorés par les Cananéens et les Chaldéens seront de faux dieux ; Yaweh est le berger dont le peuple d'Israël forme le troupeau.

Ces images se retrouvent jusque dans l'Évangile : l'allégorie du bon pasteur, celle de la brebis égarée, etc. Les ministres du culte protestant ne portent-ils pas le nom de pasteurs ? Les moutons ne s'appelaient-ils pas jadis des ouailles ? Autrement dit Yaweh, dieu à houlette, dirige la marche du troupeau auquel il révèle, pour étancher la soif et calmer la faim, la Terre promise. Les conceptions religieuses de l'Extrême-Orient ressemblent aux lois de la nature. Elles ne connaissent pas un dieu vigilant, mais plusieurs divinités qui n'ordonnent et n'imposent pas des révélations. Comme ces divinités, l'empereur chinois se confondait avec l'ordre naturel des choses ; c'est ainsi qu'il changeait de chambre dans son palais comme le soleil de constellation. Il exécutait plutôt des rites qu'il ne commandait à ses sujets. Bien que l'aristocratie chinoise antique soit d'origine pastorale, marquée par l'importance du mouton dans quelques caractères d'écriture, il est significatif que la morale confucéenne, dont les fondements furent établis cinq cents ans avant notre ère, ait pénétré cette mentalité rituelle qui coïncide d'ailleurs avec une éminence sociale de l'agriculteur. Cette mentalité n'est pas restée sans influence sur l'évolution sociale. En effet, dès qu'une société se divise en classes, les rapports de classe sont influencés par la mentalité de cette société. Cette évidence explique clairement les formes différentes d'esclavage qui furent celles des sociétés antiques. Un homme

utilise un autre homme dans un but précis : produire. Cette exploitation dans la production nécessite évidemment un chef et un valet. Celui-ci s'appelle l'esclave, celui-là le maître. L'un reçoit des commandements précis de l'autre et doit les exécuter sans essayer d'établir une relation entre les ordres reçus et les faits concrets. Ceux-là se justifient par leur état même et prennent la valeur d'un quelconque numéro du décalogue formulé par le maître. En Extrême-Orient, l'esclavage ne dépassa jamais le stade infantile. Nous avons vu plus haut que l'empereur lui-même était plus le phénomène déterminé de l'ordre naturel que le maître de ses sujets. Le commandement précis de l'homme par l'homme était impossible puisqu'il n'apparaissait pas comme un phénomène donné que rien ne saurait troubler. En Chine, l'esclavage fut donc en quelque sorte « escamoté » quant à l'esprit de son fonctionnement ; pour ce qui est de la forme (esclave = non salarié), il demeura toujours « familial » : les travaux du ménage — allumage du feu, portage de l'eau, entretien des champs qui fournissent la nourriture de la famille — firent le lot de l'esclave chinois qui, en soi, n'était pas le moyen d'une fin industrielle. Le stade esclavagiste industriel n'eut lieu qu'en Europe méditerranéenne et son apogée se situe à l'époque de la Grèce antique. Nous ne parlons pas de l'esclavage à Athènes ; chacun sait ce qu'il fut. Nous en soulignons seulement les conséquences sur le patrimoine mental de l'Occident. L'organisation du travail entre le maître qui commande et l'esclave qui exécute fut à l'origine du dualisme occidental : différence entre le plan et l'exécution, la théorie et la pratique, les idées et les choses, l'esprit et la matière. Dans le monde de l'esprit tout est parfait, le maître imagine toujours bien, il a toujours raison ; dans celui de la matière, les choses sont imparfaites : l'esclave ne comprend pas, donc il travaille mal ou sabote. Selon Platon, nos astres décrivent des orbites parfaitement circulaires. Que les observations astronomiques constataient le contraire, et on accusera la matière d'imperfection ! Il semble que nous devions à cette mentalité l'origine de la démonstration mathématique, base de notre science.

Bien sûr, la différence des mentalités entre l'Extrême-Orient et l'Occident ne résulte pas uniquement de l'existence des pasteurs et d'une vie pastorale différente. Il convient de considérer le type des villes méditerranéennes et des villes asiatiques, ainsi que leur développement, l'essor de la marine, donc de la piraterie et du commerce. Ce dernier point est essentiel, car il explique pourquoi les Japonais et les Malais se rattachent à nos groupes méditerranéens par la mentalité. La mentalité du marin ressemble beaucoup à celle du pasteur : sur un bateau, il faut un chef

aux ordres exécutés sur le champ pour la bonne marche du navire, et ce chef est tout puissant, « maître après Dieu ». Nous comprenons mieux pourquoi les civilisations occidentale et islamique gagnèrent fatalement des peuples qui représentaient une mentalité identique à celle du pasteur — peut-être encore plus féroce —, et pourquoi le fascisme européen de ces dernières années se développa d'une façon aussi soudaine, malgré la distance et les mers l'axe rejoignant naturellement Tokyo par-dessus des continents hostiles. Dans les colonies européennes actuelles, on peut constater ceci : dès que les colons ont stabilisé leur existence (soit par l'achat d'une maison, l'arrivée de leur épouse, etc.), ils forment un groupe bien déterminé. Ce fait n'est pas particulier aux Anglo-saxons ; il est aussi celui des colons français. Ainsi, en Nouvelle-Calédonie, les gens de couleur ne participent pas aux cérémonies familiales des blancs. Des observations analogues sont nombreuses. Soit, lorsque des hommes à genres de vie très différents se trouvent en contact brutal, ils semblent se considérer les uns les autres comme des espèces animales différentes. Ces phénomènes étaient beaucoup moins fréquents au XVIII^e siècle que de nos jours car si, d'une part, les voyages étaient très difficiles, de l'autre, les immigrants européens, en nombre restreint, se fondaient dans la population indigène. Dans l'Antiquité, un seul pays d'importance numérique intéressante était formé de populations très différentes directement en contact. Ce pays était l'Inde. Chacun connaît le relief et le climat très contrasté de la terre indienne ; l'Himalaya et les plus hauts sommets du monde voisinent avec de vastes plaines, et des régions tropicales humides prolongent des déserts secs. Les habitants ont donc très tôt connu des genres de vie différents, qui provoquèrent la naissance des castes, dont le nom sanskrit « varna », c'est-à-dire « couleur » est caractéristique. La caste est un groupe humain très délimité, aux règles strictes : la caste des prêtres, des guerriers, des commerçants, des serviteurs... Les membres d'une varna sont voués à des occupations dont ils ont le monopole ; le mariage n'est possible qu'à l'intérieur du groupe. Les animaux ne sont pas séparés des êtres humains et chaque espèce d'animal forme à son tour une caste. Il est bien connu que les vaches sont infiniment plus respectables que les humains de telle caste. Elles entrent dans les maisons où elles mangent ce qu'elles veulent, les battre est sacrilège.

Tandis qu'il existe des êtres humains que les prêtres ne peuvent pas toucher, pis, ne pas regarder. Un tel monde n'a pu se former et subsister depuis une époque ancienne qu'en raison de certaines croyances : il n'y a qu'un seul monde, la survie se fait donc ici-bas ; et la transmigration

des âmes satisfait au besoin de justice et d'ascension sociale que chaque homme éprouve. Celui qui travaille bien sera récompensé en renaissant dans une caste supérieure. Une telle société, fatalement, ne pouvait évoluer par différenciation des classes sociales comme en Europe ou en Chine. Il est curieux de constater que la société hindoue n'ait pas retenu la solution bouddhique, tout en restant fidèle au système des castes. Cette solution s'est propagée dans les colonies extérieures à cette civilisation. Le Tibet, par exemple, est une région de pasteurs montagnards chez lesquels le bouddhisme primitif, qui n'était qu'une philosophie, s'est transformé en une religion à morale impérative, munie d'un paradis et d'un enfer et d'un rituel analogue au christianisme. Ce qui s'explique sans imaginer l'influence d'une religion sur l'autre, mais tout simplement par l'existence chez ces peuples de la mentalité pastorale. La Chine et l'Inde d'autrefois, confondant l'homme avec l'univers, opposent ce que nous appelons le panthéisme au dualisme foncier de l'Europe antique. Produit par le développement de la civilisation esclavagiste antique — dès l'époque du miracle grec —, ce dualisme sera le principal outillage mental de la pensée occidentale. Mais cette civilisation, qui traite l'être humain comme une machine, a très vite suscité des réactions. Sur le plan moral, la réaction principale fut la réhabilitation de la nature humaine et la séparation radicale de l'homme des autres animaux, qui s'amplifia considérablement par le dogme de l'incarnation, base du christianisme : créateur et maître de l'univers, Dieu se fait homme pour participer et réhabiliter la nature humaine. Mais il est significatif que les peuples septentrionaux, qui n'ont pas connu la civilisation esclavagiste, se refusent aussitôt à admettre la divinité de l'homme qui s'appelle le Christ. C'est l'hérésie aryenne. Il est significatif que les civilisations agricoles ou pastorales du Proche-Orient, qui n'ont connu qu'un esclavage infantile par rapport à l'esclavage méditerranéen (formes que nous avons ramenées plus haut à la discrimination esclavage familial — esclavage industriel), il est significatif, dis-je, que ces civilisations n'aient pu admettre l'unicité du Christ en tant qu'Homme-Dieu. C'est l'hérésie nestorienne et monophysite.

Nous avons essayé de montrer comment une mentalité se compose. Il apparaît clairement que la race et le climat ne sont que des masses composantes par rapport à l'histoire sociale d'un peuple qui constitue la véritable ligne de force.

Nous avons passé rapidement sur la question de l'esclavage. Mais il se place sous un jour qui éclaire brutalement une autre question, celle du travail, dont on peut suivre l'évolution jusqu'à l'ultime — le syndicat

et l'usine actuelle — et les formes de la mentalité du travailleur. Qu'il soit européen ou chinois, l'homme a toujours eu l'habitude de diviser le travail. Les départements ainsi constitués provoquent l'essor des moyens de produire plus rapidement dans les pays d'Occident que dans les pays d'Extrême-Orient. Car le Chinois, par sa mentalité concrète, répugne à commander des actes qu'il n'exécute pas. Il n'a donc pas eu de « techniciens » (que nous pourrions appeler « les intellectuels de la production »), qui transforment les moyens de produire dans le domaine de l'esprit, même s'il existe une marge entre leurs calculs et la réalité. Le Chinois a divisé le travail dans un but pratique, chaque division évoluant en elle-même, selon un plan horizontal, si l'on veut ; l'Européen a divisé le travail également dans un but pratique, mais chaque division évoluant d'après les techniciens, de haut en bas, selon un plan vertical. La nature des rapports entre le seigneur et le paysan distingue déjà le système féodal européen du système féodal chinois. Le seigneur du X^e siècle exerce son commandement dans le domaine de la technique. Le Moyen Âge occidental travaille encore dans un but concret. C'est l'époque de l'artisanat. Avec le développement du commerce, le travail corporatif s'affirme constamment ; et il n'est pas ridicule de voir ainsi poser la première pierre de l'usine actuelle. En effet, on ne produit plus pour un client connu, mais pour la corporation qui vérifie et qualifie les produits. Au début de la Renaissance, la production se développe par le marché libre, c'est-à-dire pour un client inconnu.

La qualité du travail n'a donc plus une valeur humaine envers un autre homme (le client) mais elle est la marchandise elle-même qualifiant ainsi la valeur professionnelle de son fabricant. C'est la conscience professionnelle ou valeur du travail bien fait en soi. Or, le mouvement de réforme religieuse apparaît à la même époque. Il n'admet plus la justification par les œuvres, c'est-à-dire par les actes concrets effectués dans un but précis, mais par la foi, c'est-à-dire par une impulsion inconditionnée. Les directives morales ne sont plus imposées de l'extérieur par l'église romaine représentant Dieu sur la terre, mais de l'intérieur, par la conscience individuelle, elle-même inspirée par les textes sacrés. L'individu ne se comporte pas selon une morale concrète a posteriori, déterminée par les circonstances extérieures, mais selon une morale abstraite a priori, déterminée par des impératifs catégoriques. Une marchandise est de bonne qualité « en soi », quelle que soit la personne qui achète ; de même, une prescription morale tirée des textes sacrés sera valable en quelque circonstance que ce soit envers n'importe qui : tu ne tueras pas, tu ne mentiras pas, tu ne voleras pas, etc. Au lieu

d'une morale adaptée à des phénomènes précis, ce qui met d'ailleurs en cause la notion même de morale généralement prise dans le sens de « règles », nous avons une morale d'essence. Cette mentalité tend à faire disparaître les anciennes hiérarchies de la société. Les niveleurs et les sectes égalitaires apparaissent à la même époque. Car la morale abstraite ordonne le même comportement vis-à-vis de n'importe qui. Le quaker, par exemple, n'ôtera pas son chapeau même en présence du roi ; il ne tuera pas même en cas de guerre. Le capitalisme est à l'origine de la généralisation d'une telle mentalité qui apparut avec l'esclavage antique (le maître a toujours raison) et se pratique dans nos états modernes. La Chine n'a pas connu l'esclavage dans la forme industrielle ; elle a donc pratiqué différemment. Ainsi, les réactions du Chinois devant les institutions européennes sont très instructives. Kou Hou-ming déclare que la société européenne ne peut pas fonctionner indéfiniment. Les sociétés qui la composent, dit-il, sont fondées sur l'intérêt, donc la force et la police. Il déduit : « Quand les révolutionnaires promettent plus d'or aux policiers qu'ils n'en touchent du gouvernement, la société s'écroulera ». Un sociologue chinois plus récent, Hsiao Toung-fei, comparant les classes bourgeoises chinoises aux classes bourgeoises européennes, déclare que celles-là manquent de « responsabilité » sociale par rapport à celles-ci. Les deux Chinois résolvent faussement le problème, car ils ne tiennent pas compte des mentalités opposées de l'Européen et du Chinois. Kou Hou-ming raisonne selon la mentalité chinoise de morale, a posteriori ; il raisonne d'après l'exemple d'une société européenne établie en Chine. Il sait qu'on a tenté d'établir en Extrême-Orient, où le général dépense le soldes de ses soldats pour son propre usage et où le douanier n'arrête pas le contrebandier, des institutions européennes qui n'ont pas pu fonctionner. Ni Kou Hou-ming, le réactionnaire, ni Hsiao Toung-fei, ne tiennent compte du comportement du personnel des états européens où le fonctionnaire agit inconsciemment selon des « règles » immuables et selon « utilité » du cas immédiat. Ce qu'ignore Kou Hou-ming, c'est que les états capitalistes subsistent dans la mesure où la mentalité abstraite de morale a priori est répandue dans l'armée et l'administration. Mais il est évident que le jour où cette mentalité disparaît, les régimes capitalistes s'effondrent selon le processus suivant. Le développement de la technique et de l'économie, en Occident, a transformé les conditions de travail. D'une part, l'ouvrier évolue, prend conscience de son utilité, de l'effort qu'il fournit et du droit à une vie décente qui est celui de chaque homme ; d'autre part, il compare avec le sien le standing de vie de ses amis, de son patron, et des patrons de ses camarades.

L'artisan d'autrefois fabriquait des objets qui lui appartenaient et qu'il offrait au marché libre ; l'ouvrier actuel fabrique des objets qui appartiennent au patron. Le sellier médiéval luttait par son travail : il pouvait espérer devenir sellier du roi s'il travaillait bien. La machine actuelle empêche la concurrence du travail individuel : quelque rapide et précis qu'un calculateur puisse être, il n'en saura jamais autant qu'une règle à calculer. La machine à jouer aux échecs mate irrémédiablement le meilleur joueur du monde. Le joueur idéal, celui qui reste à imaginer (par là-même, il n'a rien d'humain) n'obtiendra que le nul honorable, jamais la victoire : il jouera aussi bien, jamais mieux. L'ouvrier ne peut donc défendre son salaire qu'en travaillant moins ou plus mal. Il se comporte différemment envers ses camarades et les représentants des autres classes de la société. Les conditions du travail l'obligent donc à l'abandon de la conscience professionnelle et au retour à une mentalité concrète. Il revient à une conception du monde opposée au dualisme, car il pense qu'un sort meilleur ne doit pas être recherché dans un autre monde, mais ici-bas, et à tout prix.

Quand tous les ouvriers ont réalisé cette évidence, ils luttent d'abord par la grève, le sabotage même. Ils auront finalement recours à la violence qui, l'union faite, conduit à la révolution. Et le système capitaliste s'écroule. Remarquons que l'Allemagne est à cheval sur le monde occidental et méditerranéen ; que la pensée allemande a souvent répugné au dualisme ; que le Français Descartes tentait d'établir les relations entre l'âme et le corps, se demandant si l'âme commandait au corps par la glande pinéale, et qu'il tenait les animaux pour des êtres matériels purement mécaniques puisqu'ils n'avaient pas d'âme ; que l'Allemand Leibnitz établissait simultanément une philosophie moniste de l'harmonie préétablie où l'âme et le corps agissaient selon un harmonieux parallélisme comme deux horloges qu'on aurait remontées après les avoir synchronisées.

La philosophie de Leibniz rappelle de façon troublante les idées chinoises sur l'harmonie qui règne entre la société et l'univers. Ainsi, quand la dynastie va disparaître, les montagns s'écroulent et les fleuves débordent. En outre, la triade dialectique de Hegel rappelle de façon troublante la triade Yang (principe mâle), Yin (principe femelle), Tao (voie), de l'ancienne philosophie chinoise. Ce n'est donc pas un hasard si la pensée prolétarienne occidentale, abandonnant le dualisme, est formulée par un allemand Karl Marx. Celui-là pensait que le développement naturel de la société capitaliste provoquerait son effondrement en Occident même, rejoignant de façon saisissante le raisonnement du

Le ce nouveau système de production dans des sociétés qui n'avaient pas acquis la mentalité abstraite - cette mentalité ne s'acquérant qu'au cours du développement lent et spontané d'un capitalisme autochtone - a provoqué des remous incessants. En effet, le mode de production capitaliste dans une société à mentalité concrète fait rapidement crouler toute la structure étatique de cette société. Nous avons vu que pour les peuples d'Extrême-Orient, le comportement de l'Occidental est dicté par la recherche du bénéfice. Or, les peuples à mentalité concrète confondent évidemment les points de vue du fonctionnaire et du commerçant, ceux du chef d'entreprise et de l'officier ; le soldat vend son fusil et sa gibberne. En sorte que les systèmes capitalistes qui s'écroulent sont souvent les plus jeunes. L'Occident parle de corruption, c'est-à-dire d'invention dans l'action. En fait, il n'en est rien car la notion de corruption est inconnue de l'Oriental qui agit selon le fait immédiat ; mieux, qui est agi par le fait. En sorte que l'écroulement du système capitaliste chinois par exemple s'est produit beaucoup plus par une sorte de décomposition naturelle de la société (arrêt des services publics, et finalement effondrement de la monnaie) que par le coup d'état d'une minorité active. Les marxistes ont donc pris le pouvoir dans des pays à mentalité concrète et à dominante agricole, dès que ces pays furent décomposés et arrivés à la conséquence fatale, la ruine économique. Mais pour subsister dans la lutte internationale, ils ont dû enseigner à ces peuples l'essentiel de l'outillage matériel et mental produit par la société occidentale.

Cette opposition de mentalité entre le pasteur et l'agriculteur jette un pont sur l'abîme qui sépare le monde actuel. Le problème sera prêt d'être résolu quand les Occidentaux essayeront de pénétrer la mentalité du Chinois ou de l'Indochinois, en dehors de toute considération politique. Il reste à expliquer l'attitude de certains peuples des pays socialistes ou de l'Extrême-Orient pendant et après la dernière guerre. Le Russe et l'habitant des plaines tempérées de l'Europe orientale sont des agriculteurs. Par leur conception d'un univers qui marche tout seul, ils sont mûrs depuis longtemps pour un régime démocratique. Les pasteurs nomades détenaient la supériorité militaire par leur genre de vie : détention des chevaux, mobilité, habitude du campement et du combat contre les adversaires du troupeau. Ils ont donc formé la classe dirigeante

Le régime soviétique s'est précisément neutre aux incertitudes, aux Kalmouks et Tatares de Crimée, peuples d'éleveurs qui se tournèrent vers les hitlériens pendant la guerre. Après la guerre, les Yougoslaves se tournèrent vers les Américains. Ce sont des peuples de la bande médiane où les steppes favorisent l'élevage par rapport à la culture. De même, l'Islam a pu atteindre en Asie continentale les régions périphériques est-ouest de l'Inde et les bordures occidentales de la Chine. Car l'élevage du bétail est évidemment plus individuel que l'agriculture que la technique peut parfaire sans cesse par une activité collective rationnelle. Mais de plus en plus, le développement de l'agriculture sédentaire - et notamment les cultures fourragères pour le bétail - tend à diminuer l'importance des pasteurs et de leur mentalité.

Les récits de la dictature de Tchan Kai-Chek sont d'un profond comique car la conception occidentale du fascisme, c'est-à-dire du chef qui commande et auquel on obéit, n'est possible que dans les régions méditerranéennes et celles à mentalité pastorale, alors qu'elle est impossible chez les agriculteurs, et cela par nature même dans les deux cas. Ainsi les botanistes, depuis Linné, nomment les espèces végétales par deux mots latins. Il arrive que deux botanistes s'ignorant l'un l'autre donnent des noms différents à la même plante. Pour trancher la question, les congrès internationaux de botanique ont convenu de la règle de priorité suivante : l'appellation latine la plus ancienne sera la seule valable. Mais le concept d'espace botanique n'est pas donné dans la nature. En conséquence, pour tel botaniste deux plantes sont de la même espèce, alors qu'elles sont d'espèces différentes pour tel autre.

Linné avait appelé le bouleau *Betula alba*. Par la suite, on s'aperçut que certains bouleaux avaient des branches poilues alors que d'autres avaient des branches sans poils. On divisa l'espèce en *Betula pubescens* et *Betula verrucosa*. Car pour les botanistes français, il semble important de ne pas appeler du même nom l'ensemble et chacune des deux espèces, la règle de nomenclature ayant pour but de faciliter la classification. Pour les Américains au contraire, la loi de priorité en botanique n'est pas un moyen commode d'éviter la confusion, mais un principe moral pour rendre justice à telle botanique. Il faut donc conserver l'ancien nom pour l'une des deux espèces créées. C'est une règle morale a priori qui se

suffit à elle-même. Cette prise de position dans les petites choses montre pourquoi des pays se trouvent tout à coup découpés selon des parallèles, au mépris du plus élémentaire bon sens.

Article publié dans *France-Asie. Revue mensuelle de culture et de synthèse franco-asiatique*, juillet 1954, n° 98 : 814-824. Sous le pseudonyme de René de Hételon.

Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui

André-Georges Haudricourt, 1962

Un pas décisif fut franchi dans l'évolution de l'humanité avec la découverte de la culture des plantes alimentaires et la domestication des animaux. On l'a qualifié à juste titre de révolution³⁹.

Cette révolution néolithique a surtout été envisagée d'un point de vue quantitatif : l'augmentation des ressources alimentaires rendait possible un accroissement démographique qui à son tour permettait une meilleure division du travail, un progrès des techniques et une différenciation sociale, l'apparition des classes par exemple.

C'est sur un autre aspect de cette révolution que je voudrais appeler l'attention : sur un changement dans les rapports entre l'homme et la nature et sur ses conséquences quant aux relations interhumaines. Vis-à-vis du monde végétal et animal, à partir du néolithique, l'homme n'est plus seulement un prédateur et un consommateur, désormais il assiste il *protège*, il *coexiste longuement* avec les espèces qu'il a « domestiquées ». De nouveaux rapports se sont établis, d'un type « amical », et qui ne sont pas sans rappeler ceux que les hommes entretiennent entre eux à l'intérieur d'un groupe. Mais les rapports qui existaient à l'époque de la cueillette ne peuvent être complètement abolis, ils réapparaissent au moment de la récolte (pour les plantes) ou de l'abattage (pour les

39. Gordon Childe. *What happened in history*, chap. 3 (Penguin Book, Pelican A 108), traduit sous le titre *Le mouvement de l'histoire* (Arthaud, 1961, p. 49). Voir aussi Robert J. Braidwood, « The agricultural revolution », tiré à part de *Scientific American*, sept. 1960 distribué par *Current Anthropology*. Mais il s'agit dans ces textes de l'agriculture à céréales et non pas de celle à tubercules; je dois donc renvoyer pour cette dernière à *L'Homme et les plantes cultivées*, Paris, 1943, p. 88, 134, 140.